

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Puis pliant avec grâce le genou.

UNE FILLE D'ÈVE

“Avec cette coiffure il faut porter haut le menton,” remarqua-t-il avec une pointe de raillerie.

Elle s'empressa de baisser la tête, pour lui montrer le peu d'importance qu'elle faisait de ses remarques.

“Pourquoi vous moquez-vous toujours de moi ?” dit-elle.

“Je ne puis m'en empêcher. Vous aimez cela et je vous en aimerais moins si vous étiez d'une perfection à l'abri de toute critique. J'adore vos gestes charmants et ma raillerie même vous le prouve, car elle touche de fort près à l'amour.”

Ce badinage la ravit ; elle sourit mais sans lui renvoyer la réplique.

Il la regarda avec plaisir pendant quelques instants, puis lui dit : “Je vous aime parce que vous manquez absolument de naturel, et que chez vous tout est voulu. Ainsi vous êtes parfaitement sans gêne avec moi et cependant vous ne croiseriez pas vos jambes et vous ne balanceriez pas votre charmant pied avec tant de persistance si vous n'aviez pas un soulier aussi délicieux que nouveau à me faire admirer.”

Un éclair d'indignation éclaira son regard. Elle se leva — sans hâte — avec une lenteur et une langueur qui dénotaient une force considérable tenue en réserve. Son demi-déshabillé de *fier o'clock tea*, la drapait délicieusement.

“Vous me raillez, dit-elle, parce que j'ai un faible pour la toilette et que j'aime porter de jolies choses.”

“Au contraire,” dit-il en se levant, lui aussi ; “je vous approuve en cela. C'est la femme ordinaire, avec sa prétention au bon sens, ses réserves ridicules, ses souliers à grosses semelles et ses étoffes raides et opaques que je ne puis souffrir. Vous êtes digne de votre mère. Eve : vraie et naturelle dans toutes vos imitations.”

“Mais vous venez de me dire que je manquais de naturel.”

“J'ai le naturalisme en horreur, sous quelque forme qu'il se présente, mais je raffole des choses aussi exquises que surnaturelles dont les romanciers émaillent la vie de leurs héroïnes. Vous êtes de la famille de ces créatures imaginaires : vous ne pouvez faire un pas, un mouvement sans charmer.”

“Si je faisais un mouvement pour me retirer, comme vous le méritez, me trouveriez-vous charmante ?”

“Sans aucun doute. Je vous suivrais, vous cajolerais pour vous faire revenir. Ce serait une jolie comédie, comédie que nous avons déjà jouée. Nous ferons mieux de rester comme nous sommes. Il fait si bon ainsi !”

Elle le regarda méchamment, mais se contenta de lui dire : “Pensez-vous que je puisse quelquefois être sérieuse ?”

“Jamais,” s'écria-t-il gaiement. “Je crois même que je ne pourrais éveiller chez vous aucune pensée raisonnable, même si, imitant les amoureux de comédie, je déposais mon nom et ma fortune à vos pieds. En me repoussant vous ne pourriez vous empêcher de montrer avec quelle grâce vous savez essuyer une larme absente, et avec quelle habileté vous faites chauffer, sous son vrai jour, les émeraudes de votre bague.”

Ses yeux et ses lèvres sourirent et elle lui dit : “Essayez.”

Il eut un moment d'hésitation ; puis pliant avec grâce le genou :

“Mademoiselle,” dit-il, “mon cœur et ma vie vous appartiennent. Oserai-je espérer que vous voudrez un peu régner sur ma maison ? Il serait inutile de vous dire que je ne puis vivre sans vous, car vous le savez : si je ne puis vous obtenir, la vie est finie pour moi. Donnez-moi votre main et laissez-moi en retour vous servir aussi longtemps que je vivrai.”

Il déposa un léger baiser sur ses doigts effilés, se releva et lui dit : “Ai-je bien joué mon rôle ?”

“Admirablement ; mais vous avez cependant commis une faute.”

“Laquelle, charmante adorée ?”

“Vous ne m'avez donné ni la chance de vous refuser et de faire mes effets de mouchoir et de bague, ni celle de tomber dans vos bras et de vous accorder ce que vous demandez.”

“La faute est d'une gravité qui devrait exclure tout pardon ; mais — et pour la première fois sa figure devint sérieuse — est-il trop tard ?”

“Je ne sais.”

“Essayez” dit-il à son tour sur un ton suppliant.

Elle se recueillit un moment.

“Supposons un instant,” dit elle, “que vous me faites réellement la cour ; que vous m'aimiez depuis le bout rosé de mon pied charmant jusqu'à l'extrémité de mes cheveux ravissants et que vous venez de me l'avouer. Je ne vous répondrais pas que je vous aime, car alors votre amour ne pourrait plus me donner de joies aussi intimes. Quand elle aime, la femme ordinaire s'effondre sur le devant de chemise de celui qu'elle aime ; je n'ai aucun goût pour les effondrements et m'arrangerai pour que mon acceptation ne manque ni de dignité ni d'affection.”

Elle s'arrêta, sembla hésiter un moment, puis s'avancant quelque peu :

“Vous dites que vous m'aimiez et que vous voudriez faire de moi votre femme.”

Elle posa légèrement sa main sur son bras, le regardant bien en face, de ses deux beaux yeux inquiets et questionneurs et continua lentement :

“Si vous m'aimiez réellement, je serai heureuse d'être votre femme. Je ne veux pas dire que je ne puis vivre sans vous, mais je crois que je serai plus heureuse de vivre avec vous.”

Elle s'arrêta encore, et si près de lui que le parfum de son bouquet de corsage lui monta au cerveau.

Puis, brusquement, elle s'écarta en riant franchement, sans ironie, sans raillerie.

“Combien absurdes sont nos phrases de convention ! Si nous nous aimons réellement, nous devons le savoir, le sentir depuis longtemps et vous n'auriez pas besoin de dire deux mots pour me voir dans vos bras. Irai-je maintenant ?”

“Marguerite !” et il s'élança pour la saisir. Mais elle échappa à son étreinte et lui dit, railleusement, une fois hors de son atteinte :

“Vous oubliez que vous n'êtes pas un homme ordinaire et que vous aimez les héroïnes de roman aux aventures aussi exquises que surnaturelles. Mieux vaut faire apporter les lumières.”

On alluma. Les tasses de thé parurent trembler dans leurs mains, et leurs regards furtifs semblaient se dire de douces choses, mais la conversation resta plate et banale.

Quand la porte se fut fermée derrière lui elle resta longtemps pensive et dit avec regret, presque en rêvant :

“J'ai trop d'imagination, j'attendrai qu'une rencontre heureuse me fasse trouver un homme ordinaire.”

LEFURET.

LA PREUVE DU CONTRAIRE

Papa.—Rachel, ce garçon te fait la cour ; tu sais que ça ne me convient pas.

Rachel.—Tu te trompes, papa, la preuve c'est qu'il ne m'a dit que quatre fois bonsoir avant de partir.

SA VUE ÉTAIT MEILLEURE

On plaidait une cause “d'assaut et batterie” ; l'avocat du défendeur était d'une corpulence remarquable. Il procéda à l'interrogatoire du premier témoin, un borgne.

Avocat.—Vous dites avoir vu le défendeur en cette cause, frapper le demandeur ?

Témoin.—Oui, comme je vous vois en ce moment.

Avocat.—Bien ! bien ! je n'ai pas besoin de vos réflexions ; répondez seulement à la question. Comment pouvez-vous jurer positivement que vous avez vu le défendeur frapper le demandeur, alors que le jour finissait et que votre vue n'est pas absolument bonne ?

Témoin (au juge).—Votre Honneur, sûrement que si l'avocat peut voir quelque chose à l'heure où ça s'est passé, j'ai pu le voir aussi ; il y a même des choses que je puis voir à n'importe quelle heure du jour et qu'il ne verra jamais.

Le juge.—Expliquez-vous.

Témoin (montrant l'avocat du doigt).—Je puis voir ses bottes et c'est plus qu'il ne peut voir tant qu'il les a aux pieds.

L'homme de loi abandonna le témoin.